

Et alors on lui dit que ses mains avaient d'abord paru fort sales à cause de la couleur de ses gants. Les pieds des Européennes les étonnent extrêmement ; il faut bien dire qu'ici ceux des Chinoises sont encore plus déformés que dans le sud ; leurs jambes aussi sont excessivement comprimées, et ces pauvres créatures ont tout-à-fait l'air de marcher sur des pattes d'oiseau. En général, elles sont fort laides, font un grand usage de la peinture et ont des mœurs très peu recommandables.

Après que notre visite eut duré assez longtemps, nous nous retirâmes, escortées de nouveau jusqu'à l'entrée du village. Pour ce qui me concerne, j'étais bien décidée à ne pas remettre les pieds dans ces maisons jusqu'à ce que je sache parler le dialecte du pays assez bien pour pouvoir espérer de faire quelque bien aux pauvres femmes qui les habitent.



## AFRIQUE DU SUD.

LETTRE DE M. D. KECK.

Bethléhem, 29 janvier 1861.

Messieurs et très honorés frères,

A l'ouïe des grandes choses que Dieu opère et que rapportent les journaux religieux de notre patrie, nous nous réjouissons vivement, et nos cœurs sont soutenus par la conviction que l'Esprit de vie qui ressuscite les morts et renouvelle les forces des faibles nous est aussi promis, à nous qui demeurons aux extrémités de la terre.

Les fidèles du pays des Bassoutos attendent également

beaucoup du « souffle divin » que célèbre l'un de nos cantiques qu'ils aiment le plus à chanter; mais ce qui ne se trouve point en eux à un aussi haut degré, ce sont les dispositions que l'Esprit exige pour faire de nous sa demeure.

Quant aux esclaves du monde et du péché qui entendent la prédication de l'Évangile, un grand nombre d'entre eux ont un certain sentiment de la nécessité d'une régénération, mais refusent de se convertir.

Ils vivent en païens, avec une mauvaise conscience et comme s'ils attendaient que Dieu les arrache en quelque sorte de force à leur état présent!

Regardant aux promesses de Dieu, nous allons en avant, prêchant Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, assurés que le Seigneur ne laissera pas retourner à lui sa Parole sans qu'elle ait produit ce pour quoi il l'a envoyée.

Mabolélé, où notre nouvelle station a été établie, sert de centre aux Bassoutos qui se réclament de Mopéli, frère de Moshesh. À l'est, les gens de ce chef se mêlent à ceux de Molapo; à l'ouest, ils vivent à côté des Bataungs gouvernés par Moletsané et par ses fils.

Toute cette partie du Lessouto a beaucoup souffert pendant les guerres de 1849 à 1853. C'est de cette époque désastreuse que date le départ des missionnaires wesleyens qui résidaient dans le voisinage, à Mpukani et à Leshuani. Dans la première de ces stations, il ne reste plus que deux ou trois anciens membres de l'Église. Dans l'autre, il y en a encore une vingtaine sous les soins d'un indigène pieux, nommé Nathanaël, qui a persévéré dans la foi chrétienne à travers beaucoup de difficultés, mais pour qui la charge de maître d'école, de prédicateur et de conducteur spirituel est beaucoup trop lourde. Aux jours de fête et de sainte Cène, ces pauvres gens viennent de trois lieues et demie se joindre à nos auditeurs et à nos communiants, tout en restant fidèles à leur dénomination. Nous pratiquons ainsi les principes de l'al-

liance évangélique, et tout ce qu'il y a, dans les domaines de Mopéli, de besoins et de sentiments religieux, vient chercher sa satisfaction à Bethléhem.

Notre petite Eglise s'est accrue dernièrement de plusieurs membres. Elisa, la principale femme de Mopéli, a été réadmise à la communion des fidèles. Aux dernières fêtes de Noël, la mère du chef, Dorothee, jadis femme de Mokachané, est rentrée dans le bercail du bon berger. Depuis plus d'un an, elle donnait des marques d'un sincère repentir pour la mondanité dans laquelle elle avait vécu ces dernières années. C'est sur le témoignage unanime des fidèles qui la voyaient de près et s'occupaient de son âme, qu'elle est rentrée au milieu de nous. Rosalie, femme de Nkotsi, le principal conseiller de Mopéli, a été reçue en même temps avec deux autres personnes.

Par la grâce du Seigneur, j'ai pu continuer les travaux de mon ministère sans interruption et annoncer la bonne nouvelle régulièrement, quelquefois même à de grands auditoires.

Le dimanche, je me rends dans la ville, et je fais appeler les gens à la prière par un jeune homme qui, du haut d'une éminence, fait dominer sa voix sur le bruit qui règne autour des habitations. Nos réunions souffrent du manque d'un local convenable. On s'assemble près de la hutte principale du chef, n'ayant d'autre protection contre le vent ou la chaleur que des nattes et une espèce de haie formée de tiges de maïs et d'absynthe. Dans les grandes chaleurs de l'été, nous allons chercher un peu plus d'ombre sous le hangar qui a servi de premier abri à ma famille; mais ce local est mal commode et insuffisant. Nous sommes encore provisoirement logés dans un bâtiment en briques crues qui est destiné à servir ultérieurement d'école. Je ne sais combien de temps il nous faudra encore attendre avant de pouvoir nous mettre à bâtir une maison d'habitation proprement dite. Le culte journalier,

l'instruction des catéchumènes, le service spécialement destiné aux enfants, l'école, les réunions d'Eglise et autres sont régulièrement tenus en plein air, derrière quelque mur, selon la direction du vent ou les changements de la température. Le Seigneur seul sait combien de temps ma santé pourra supporter cet état de choses. Au reste, jusqu'à présent ma chère compagne et moi n'avons pas regretté d'être venus ici. Si nous n'avons pas désiré la position où nous nous trouvons et qui a des difficultés dont on se fait peu d'idée en Europe, nous l'avons acceptée de la main du Seigneur, et nous regardons à lui pour l'avenir. Nous avons devant nous une porte ouverte, une grande liberté pour la prédication et l'instruction des ignorants, et malgré les obstacles et l'opposition auxquels il faut toujours s'attendre, nous n'avons pas lieu de douter du résultat final. Dernièrement, dans un village où j'étais allé annoncer l'Évangile, une femme disait à un chrétien indigène qui était avec moi : « Il faut que j'aille aussi à la ville du chef pour avoir part aux bénédictions du Saint-Esprit. » Elle venait d'apprendre que quelques personnes, dont elle avait connu l'indifférence, étaient sous de fortes impressions religieuses. Ce sont des auditeurs de cette espèce que nous désirerions voir en plus grand nombre ; mais, hélas ! à Mabolélé, comme ailleurs, on se préoccupe toujours de quelque autre chose que des intérêts spirituels. « Que mangerons-nous ? » est incontestablement pour le païen la question capitale. Cette année-ci surtout, on se l'est posée plus que jamais. Pendant l'hiver, une maladie a sévi parmi les bestiaux ; au printemps, nous avons eu une sécheresse prolongée. Les troupeaux se mouraient de faim et le temps des semailles passait sans que les champs pussent être labourés. On se lamentait ; les païens recouraient à leurs faiseurs de pluie. Je n'avais jamais vu le paganisme dans sa hideuse laideur comme depuis que je suis à Mabolélé ; car à Cana, à Béerséba, à Mékuatling, il ne se passait pas de

scènes comme celles dont j'ai été témoin ici. Cependant les avertissements de Dieu ne font pas défaut. Le jour après que les pluies eurent été rendues à la terre, huit jeunes femmes allèrent en remercier la magicienne Manchoupa. Le soir, trois d'entre elles, comme elles n'avaient plus qu'un quart de lieue à faire pour rentrer dans leurs demeures, furent emportées par un torrent débordé et périrent misérablement. L'impression que ce malheur produisit fut forte, mais ne dura pas longtemps.

Il est pénible de voir le grand nombre s'avancer ainsi dans la voie large; mais Dieu les appelle encore à lui par l'Évangile, par les fidèles qui, depuis plus d'un an, se sont constitués en Eglise, et aussi par l'exemple d'une vingtaine de pécheurs qui, dans ce moment, font profession de chercher le salut de leurs âmes.

Dans notre cercle de famille, nous avons, l'année dernière, pleuré la mort de notre petit Henri qui nous a quittés le 17 février, et depuis nous avons eu la joie de saluer l'entrée au monde d'un autre fils que, le 30 décembre, notre cher frère M. Coillard a consacré au Seigneur par le baptême. Dans ces circonstances, les indigènes nous ont témoigné beaucoup de sympathie. Le chef Mopéli vient de profiter du voyage de M. Coillard pour envoyer à une école de la ville du Cap son futur héritier, accompagné du fils d'un membre de l'Eglise.

Agréez, etc.

D. KECK.